



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs d'école

Texte de Roger CEUGNET extraits de l'ouvrage  
"Un Lillois Cadet de la France Libre"

---

### Souvenirs d'école

Comme mon frère Louis avait été mis en pension à 14 ans au Collège Professionnel d'Armentières et que cela semblait lui réussir, l'idée vint vite à mon père de faire la même chose avec moi et que le plus vite serait le mieux.

Dès cet instant la séparation devenait inévitable et décision fut prise de me mettre en pension à la fin de l'année scolaire après ma Communion Solennelle et mon Certificat d'Etudes.

#### • L'adolescence

*Estaimpuis — Contact avec la discipline*

C'était un Collège, situé en Belgique, à la frontière avec Wattrelos.

Il était tenu par les "Frères des Ecoles Chrétiennes" qui s'étaient expatriés en 1904 lors des lois "scélérates" du petit père COMBES sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat et l'expulsion des Congrégations religieuses. Ne pouvaient alors rester en France que les religieux "sécularisés", c'est-à-dire ne portant ni soutane, ni habit.

A la rentrée des classes de septembre 1933 je pris donc la route d'Estaimpuis, accompagné de ma chère maman, au cœur aussi déchiré que le mien.

Bien que situé à une vingtaine de kms de Lille, c'était à l'époque toute une expédition pour se rendre à ce Collège, car les possesseurs de voiture automobile étaient rares.

- d'abord à pied de la rue St Sauveur jusqu'à la Place du Théâtre, qui était le départ du "Mongy", du nom du concepteur de ce tramway,
- emprunter ce "Mongy" jusqu'à la Place de la Liberté à Roubaix,
- puis le tramway B de Roubaix à la frontière belge à Herseaux,
- encore 2 kms à pied de la frontière jusqu'au Pensionnat.

Cela prenait de 1 h 30 à 2 h avec les correspondances et marches !...

Le Pensionnat était une immense bâtisse en forme de "U". Il recevait environ 500 garçons, tous internes (je portais le n° 357), qui tous portaient l'uniforme noir à boutons dorés, petit col blanc en celluloïd, culotte courte avec bas noirs recouvrant les genoux et casquette genre "cosaque" (les grands des 2 classes supérieures pouvaient porter le pantalon). Il faut reconnaître que cela avait de l'allure. Les Frères portaient la soutane, le fameux rabat blanc et une cape comportant des manches qu'ils n'enfilaient pas d'ou leur surnom de "frères quatre bras".

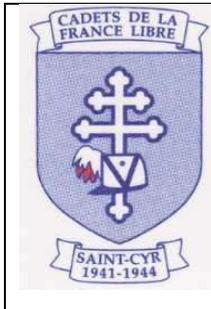
C'était une véritable caserne avec une stricte discipline, des horaires précis pour toutes les activités et des jeux collectifs pour l'esprit d'équipe.

Voici le programme d'une journée :

- Lever aux aurores - débarbouillage rapide - Messe du matin obligatoire.
- Cours et récréations alternées — Repas pris en silence pour écouter le lecteur.
- Etude avant le repas du soir — Temps libre, dans la classe, après le repas du soir.
- Dernier "pipi" et début du "Grand silence", c'est-à-dire interdiction de parler et de communiquer entre élèves depuis le départ pour les dortoirs jusqu'à l'entrée à la Chapelle le lendemain matin. Consigne stricte dont le non-respect entraînait automatiquement une sanction en fonction de la faute commise.

Tous les déplacements se faisaient évidemment en rangs et en silence.

Il y avait plusieurs dortoirs comportant une centaine de lits sur 4 rangées; au centre du dortoir et sur toute la longueur une batterie de lavabos (cuvette et broc) avec dessous une armoire pour les objets de toilette et le linge. Près de chaque lit, une table de nuit comportant l'indispensable pot de chambre pour pipi nocturne éventuel ou matinal. Il fallait apprendre à utiliser le pot et à pisser sans bruit pour respecter le



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs d'école

Texte de Roger CEUGNET extraits de l'ouvrage  
"Un Lillois Cadet de la France Libre"

sommeil des camarades. Au centre du dortoir il y avait l'alcôve du frère chargé de veiller sur notre sommeil, assurer la discipline, parer à tout incident ou malaise éventuel. Pour le dortoir, la chemise de nuit longue jusqu'au bas des mollets était obligatoire et il fallait l'enfiler avant de quitter pantalon et caleçon, et procéder inversement avant la toilette du matin.

Le jeudi après-midi, sport, c'est-à-dire football obligatoire et le dimanche, promenade d'au moins 2 heures dans la campagne environnante, et ceci quelles que soient les conditions atmosphériques, petite pluie, vent, chaleur, froid ou neige. Il fallait des trombes d'eau pour la suppression de ces activités de plein air. En rentrant, avant le goûter, et quelle que soit notre soif ou notre fringale, les vêtements devaient être changés et les chaussures nettoyées et cirées.

Les punitions et récompenses étaient soigneusement dosées; le travail et la conduite comptabilisés sous forme de "Bulletins Hebdomadaires" de différentes couleurs et envoyés aux parents.

- le bulletin rose était réservé aux bons élèves et permettait certaines faveurs, notamment sorties exceptionnelles, permission de quitter le Pensionnat lors des visites des parents car en dehors des visites il était strictement interdit aux élèves de quitter l'Etablissement en dehors des vacances scolaires qui avaient lieu toutes les six semaines environ (Toussaint, Noël, Mi-Carême, Pâques et Pentecôte).

Exceptionnellement les grands élèves de l'année du Brevet étaient autorisés, avec l'accord des parents, à rentrer chez eux le dimanche (départ après la Grand-messe, retour avant les Vêpres et le Salut). Ils étaient également dispensés du port de l'uniforme pour le costume civil.

- le bulletin vert sanctionnait un travail insuffisant ou quelques manquements peu graves à la discipline. Il autorisait la visite des parents, mais à l'intérieur du Pensionnat.

- le bulletin blanc était délivré pour mauvaise conduite ou mauvais travail. Il empêchait toute visite et était souvent accompagné d'une retenue d'un jour ou deux pris sur les vacances.

Les sanctions gravissimes étaient l'Avertissement avant Renvoi, et le Renvoi pur et simple.

Tout cela pourrait, a priori, sembler épouvantable aux lecteurs des nouvelles générations mais, tous comptes faits, ça n'était pas terrible quand le pli était pris. Cela se rapprochait plus d'une vie monacale que d'une prison. Dans l'ensemble les professeurs étaient sympas et très proches de nous, surtout les Frères, qui étaient à notre contact 24 h sur 24. Eux-mêmes étaient des guides et des modèles, certains des saints. Je leur garde une reconnaissance éternelle. Ils ont solidement tuteuré le petit arbre qui risquait de pousser de travers.

Evidemment pour le gamin de St Sauveur avide de liberté que j'étais, le choc fut particulièrement brutal et la première année j'ai souvent pleuré le soir dans mon lit et au retour des petites vacances.

Quel bonheur, lors des vacances, de retrouver la vieille bâtisse familiale, mon ami Claude, la rue lorsqu'il faisait beau et, les jours de pluie, la petite chambre inoccupée au 2<sup>ème</sup> étage du bâtiment arrière baptisée "chambre à jeux" et qui était mon domaine réservé.

Mon père ayant décrété, une fois pour toutes, que je ne sortirais du Pensionnat qu'avec le Brevet Élémentaire en poche, j'ai dû prendre la résolution de travailler pour ne pas devoir redoubler. Résolution tenue, comme quoi cette pédagogie de fermeté avait du bon.

L'habitude étant une seconde nature, les 3 années suivantes furent mieux supportées; la discipline acceptée est moins frustrante, de sorte qu'en arrivant six ans plus tard à l'Ecole Militaire je fus très étonné que la discipline militaire était moins contraignante que celle des "Frères des Ecoles Chrétiennes".

Sans être un brillant élève j'ai toujours été classé dans la bonne moyenne et j'ai retrouvé l'appréciation de Mr DIAGORAS, un de mes professeurs civil : "CEUGNIET, vous êtes de ceux qu'on oublie. On n'oublie pas ceux qui ont brillé aux premières places, ni ceux qui vous ont perpétuellement agacé. Mais on oublie ceux qui, comme vous, font leur travail sans bruit. Toutefois méfiez-vous du romanesque et de l'aventure et vous serez un jour parmi les premiers."



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Souvenirs d'école

Texte de Roger CEUGNET extraits de l'ouvrage  
"Un Lillois Cadet de la France Libre"

### **L'Université – Contact avec la liberté**

C'est donc sans regret que, Brevet en poche, je quittais Estaimpuis en juin 1937.

Ce "sans regret", c'était ce que je pensais à l'époque car, avec le recul et ce que j'ai dû supporter plus tard, j'ai gardé un souvenir inoubliable de ces 4 ans de pension où grâce aux Frères j'ai pu acquérir de la "solidité" et des principes qui m'ont guidé et c'est toujours avec ces sentiments de reconnaissance que je suis ensuite retourné plusieurs fois en pèlerinage au Pensionnat qui a laissé une indélébile empreinte dans mon cœur et dans mon âme. J'avais plaisir à retrouver mes anciens éducateurs et surtout le Frère FLAVIEN-ALBERT dont la mort brutale, le 19 mai 1965, dans un accident au volant de sa voiture quelques jours seulement après la remise de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, a privé la Congrégation d'un dirigeant prestigieux.

Pour mes parents il n'était pas question d'arrêter mes études puisqu'elles se déroulaient plutôt bien. N'ayant pas fait de "secondaire" je suis donc entré à l'Université par la petite porte, c'est-à-dire la voie commerciale proposée par l'EDHEC (École des Hautes Etudes Commerciales du Nord) des Facultés Catholiques de Lille qui acceptait sur concours les étudiant- non titulaires du Baccalauréat. Ayant été admis j'ai donc entrepris les 3 années d'études requises.

Pratiquement toutes les matières enseignées m'intéressaient beaucoup car du domaine pratique. Les heures de cours magistraux étaient peu nombreuses en rapport au rythme de travail d'un Pensionnat, aussi en seconde année j'avais rajouté les cours pour la "Capacité en droit".

J'appréciais la grande liberté laissée aux étudiants contrastant avec ce que j'avais connu précédemment et j'en ai bien profité : cinéma en ville, pots et zinzins au Cercle de la rue MEUREIN, sorties estudiantines et monômes plus ou moins perturbateurs dans les rues principales de Lille. Par contre, j'ai très rarement séché les cours, ce qui était facile et dont beaucoup de camarades ne se privaient pas. Il faut dire qu'à cette époque l'EDHEC était majoritairement fréquentée par la progéniture de tous les grands noms des Industries Nord-Pas de Calais, des "fils à papa" moins intéressés par les cours que par le bridge au Cercle, le tennis, le golf et l'équitation, sans oublier les filles car ils étaient deux à quatre ans plus âgés que moi. Certains poussaient le luxe à venir en fac avec le cabriolet décapotable de "maman". Le fils des « merciers de la rue St Sauveur" n'était pas envieux et venait en vélo; sa grande satisfaction était de décrocher les meilleures notes, ce qui lui évitait tout complexe d'infériorité.

Trois ans de bonheur, c'était trop beau.

Le cataclysme menaçait depuis le début de mes études universitaires et en 1940, un beau mois de Mai, la guerre interrompit mes Etudes Commerciales et de Droit. C'était un mois avant les examens qui devaient me permettre de décrocher les diplômes amplement mérités.